

gagement le billet sur le comptoir, je sortis dans la cour, mais me tins près d'une fenêtre afin de voir ce qui se passerait.

Le commis, voyant un papier qui avait la couleur d'un billet de banque, le déplia et vit un billet de dix piastres. Il n'était presque pas brûlé. Il le montra à plusieurs personnes, contant l'affaire et s'informant qui j'étais. Personne ne me connaissait, ni ne savait encore d'où je venais. Seulement on s'apercevait que j'étais fou, et le fait d'allumer mon cigare avec un dix piastres le démontrait suffisamment.

Sur ces entrefaites je rentrai ; (il pouvait être alors onze heures du soir,) et voyant beaucoup de monde dans l'hôtel, j'ordonnai un souper pour trente personnes.

Cet ordre surprit un peu, mais je le répétei d'un air qui fit rentrer les observations. On servit donc une table de trente couverts et j'invitai indistinctement tout le monde. Beaucoup de personnes trouvaient que je parlais très-sensément, et ne pouvaient s'expliquer comment j'étais en même temps si fou dans mes actes et si raisonnable dans mes paroles. Nous causâmes gaiement en soupant, puis tout le monde alla se coucher. Je payai la dépense et en fis autant. Le lendemain matin, vers dix heures, après un copieux déjeuner, je partis pour Laprairie, où je dinai. Je repris ensuite, à pied, par la ligne du chemin de fer, la route de St. Jean. Mais à peine avais-je fait 4 ou 5 milles, je rencontrai, à la tête d'un piquet de volontaires, le capitaine Richard McGinnis, qui me connaissait, et qui crut assez naturellement que j'étais un déserteur de la prison commune. Il me fit donc rebrousser chemin et me ramena à Laprairie. Je me donnai bien garde de paraître guéri de ma folie. Après

un certain temps, je fis un mouvement qui indiqua que je portais un papier dans la poche de mon gilet. On s'en empara avec empressement, mais ce papier se trouva être le pardon du Gouverneur que M. Delisle avait eu soin d'attacher avec une épingle à mon gilet.

Force fut donc au capitaine McGinnis de me relâcher, et je repris le chemin de la maison de mon père. Il était minuit quand j'y arrivai enfin.

On peut croire que j'y frappai avec empressement. J'entendis presque aussitôt la voix de mon père demander :

— Qui est là ?

— C'est moi.

— Qui, vous ?

— Félix !

— Félix ! Il est en prison !

— C'est moi, père, je suis sorti hier !

La porte s'ouvrit enfin, mais mon père l'ouvrait pour voir à qui il parlait et non pour ouvrir à son fils.

Je me précipitai sur lui et l'étreignis dans mes bras, en disant :

— Je vous avais bien dit que je reviendrais !

— Comment ! c'est toi ! Mais comment cela se fait-il ?

On est venu me dire que tu étais condamné à mort !

— Ah bien ! ils n'ont pas pu seulement me faire mon procès !

— Allons ! puisque c'est bien toi, je vais commencer par appeler tout le monde ; et mon père dit, en élevant la voix : " Allons, vous autres, c'est Félix qui nous arrive, venez le voir." En un clin-d'œil tout le monde fut sur pied et la famille n'en pouvait croire ses yeux. Les questions pleuvaient.—Comment es-tu sorti ? — Depuis quand ? — Pourquoi arrives-tu si tard ? — As-tu faim ?

— Ah pour cela oui, c'est justement là mon mal !